

LA PENSÉE POÉTIQUE

D'ALBERT SAMAIN

A tous ceux que la vie meurtrait Samain est doux. Il console comme le pourrait faire un frère sentimental avec des paroles chimériques. Ou plutôt, on sent en lui une chaleur maternelle. Il a l'âme douloureuse, plaintive et bonne ; il a l'âme femme. De la femme, en effet, il avait la sensibilité exaspérée, la tendresse inavouée et constante, la volupté aiguë, toujours secrète. C'était une nature caressante. Il berçait la douleur de songes captieux et tout ce que la réalité a de trop brutal s'émoussait dans des rêveries auxquelles son imagination conférait une splendeur immatérielle. Samain fut un fervent idéaliste, soucieux de rechercher une eurythmie que sa propre vie devait révéler et réaliser.

Mais il fut encore autre chose, il fut créateur et visionnaire ; Nietzsche disait *apollonien*. Ses rêves ont rencontré la matière légère, fluide, indécise qui les pouvait exprimer. Sous la ténuité précieuse des vocables la conception du poète semble revêtue d'un voile léger, mais d'un voile de mousseline qui atténue sans rien brouiller. Se détachant en plein rêve, avec la netteté d'une vision hallucinatoire, son tracé rappelle les œuvres ésotériques de certains primitifs, et il serait aisé de découvrir, dans le « Chariot d'or », par exemple, maintes ébauches que la suavité du sujet et la fi-

nesse de l'exécution assimilent à des tableaux de vieux maîtres.

La ville est loin. Plus rien qu'un bruit sourd de voitures
Qui meurt, mélancolique, aux plis lourds des tentures...
Formons des rêves fins sur des miniatures.

Nous connaissons cet état particulier auquel nous incitent les veillées d'hiver, les flambées de bois dans l'âtre, le halo doré d'une lampe et, en général, tout ce qui précise en nous le sentiment égoïste du confort, du *bien-être*.

Ce sentiment est plus qu'un autre d'aujourd'hui. Il est possible que la culture du moi, *l'individualisme*, ait produit sur la génération actuelle des effets physiques autant que moraux; ou plutôt les uns et les autres sont les conséquences, lointaines mais inéluctables, d'une maladie, à tout le moins d'une fatigue de la volonté. Le fond de la pensée contemporaine, c'est toujours, sous de diverses apparences, le scepticisme. Et peut-être nous mourons-nous de scepticisme.

Le siècle d'or se gâte ainsi qu'un fruit meurtri.
Le cœur est solitaire, et nul Sauveur n'enseigne...

Un mal ronge le monde au cœur comme une teigne,
Car la lettre charnelle a suborné l'esprit...

Trop riche du trésor des papyrus falots,
Notre âme sous son poids de sagesse succombe.
Nos dieux sont décrépits, et la misère en tombe.
L'espérance est avare, et nous naissons vieillots.

Tout invraisemblable que cela paraisse, la croyance en l'inanité de l'action comporte des charmes secrets, d'intimes séductions. Elle oblige à un repli sur soi-même et l'âme, comme le corps, en devient plus frileuse, plus douillette, par conséquent plus voluptueuse. Enfin, le rêve — où nous dépensons une énergie perdue pour l'action — nous réserve des plaisirs de choix que le monde réel ne nous procurerait pas. Ces jouissances, à la fois subtiles et égoïstes, ce sont celles de la tour d'ivoire.

La vie est une fleur que je respire à peine,
Car tout parfum terrestre est douloureux au fond.
J'ignore l'heure vaine, et les hommes qui vont,
Et dans l'Île d'Email ma fantaisie est reine.

Mes bonheurs délicats sont faits de porcelaine,
Je n'y touche jamais qu'avec un soin profond;
Et l'azur fin, qu'exhale en fumant mon thé blond,
En sa fuite odorante emporte au loin ma peine.

Chez les âmes tendres l'isolement de la tour d'ivoire provoque encore une disposition particulière qu'on pourrait appeler la nostalgie du passé. Baigné dans le jour diffus du rêve, le passé apparaît à ces âmes comme une patrie perdue, plus belle dans l'éloignement qui l'estompe. Et de cette Atlantide engloutie les souvenirs remontent.

Alors, on s'apitoie sur soi; on dénoue les fils de son destin, lentement, comme une chevelure. Sur le chemin qu'on jugeait aride on revient pour s'attarder, retrouver les échos des douleurs anciennes. On s'excuse, on s'absout comme un prêtre un pécheur repentant. Et l'on pleure avec amour les joies disparues.

Cherche en ton cœur, loin des grand'routes calcinées,
L'enclos plein d'herbe épaisse et verte où sont les croix,
Ecoutes-y l'air triste où reviennent les voix,
Et baise au cœur les petites mortes fanées.

L'esthétique du poète est désormais facile à prévoir :

Tas d'affamés serrés à la table commune,
Laisse aux autres leur part hâtive du festin ;
Et que tes vers, secrets ainsi que ton destin,
Montent comme un jet d'eau de minuit vers la lune.

Samain veut donc *l'art pour l'art*. A cet égard, il fut très baudelairien, baudelairien pratiquant voué au culte impérieux de la Forme et de la Beauté *suraiguë*.

Il avait la résonance de bronze de Baudelaire, fait justement remarquer M. Camille Mauclair (1), et sa langue limitée, magnifiquement restreinte comme celle de Racine.

Tels vers d'Albert Samain, en effet, vers sonores, pleins,

(1) *Revue des Revues*, 15 septembre 1901.

aux contours parfois inquiétants dans leur concision supra-sensible, ne seraient pas déplacés parmi les meilleurs des « Fleurs ».

Sur l'incommensurable mer de mon ennui
 Les ténèbres sont comme un lourd tapis soyeux.
 Vase mélancolique, ô Galswinte, ma sœur,
 Sous l'incantation trouble des cassolettes,
 Son corps vierge gonflé d'amour comme un fruit mûr
 Comme un fruit mûr qui s'ouvre au soir d'un jour pesant
 Tu berces leur vieux rêve éteint dans ta chair sourde
 Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
 Secouer le péché touffu de sa toison.
 Et des siècles passés vastes écroulements,
 Rien ne reste que la splendeur de notre rêve.

C'est par sa volonté de *perfection* que Baudelaire, et par-delà Baudelaire qu'Edgar Poe avaient séduit le poète. Il le confesse dans le recueil, encore inédit, de ses notes :

La puissance de sa conception (il s'agit de Poe), la magnificence de ses hypothèses, la merveilleuse force de son imagination *toujours contenue et maintenue par une volonté extraordinaire* en font une figure presque unique dans l'art par l'assemblage de ces facultés. Si le mot perfection a pu être prononcé, c'est pour un cas comme celui-là (1).

Et voici qui est caractéristique :

Baudelaire, par l'architecture réfléchie de ses sonnets, est le seul chez qui nous rencontrions, au sortir des tumultes empanachés de la génération de Hugo, la volonté, la règle, la logique dans l'inspiration. C'est l'art suprême raréfié, cristallisé dans sa forme impeccable et qui donne par son *absolu* étincelant et *incorruptible* la sensation de la pierre précieuse (2).

Chez Samain, cette conception était profonde que l'Art, comme un joyau, ou encore comme la « Coupe » du « Jar-

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain, sa vie et son œuvre*.

(2) *Idem*.

« din de l'Infante », doit manifester, envers et contre tous, les instincts utilitaires,

L'incorruptible orgueil de ne servir à rien.

Samain n'est pas Parnassien. Il eut le culte de la Forme, mais il n'en fut jamais idolâtre ; il n'en fut, en tout cas, jamais l'esclave. On a même, je crois, exagéré la correction de ses vers, dont certains comportent des défaillances qu'il serait peine perdue de chercher chez un Baudelaire, par exemple. Toujours est-il que Samain eut ce mérite insigne de ne pas ravalier la poésie au rang d'un procédé descriptif et de lui conserver ses fins et son caractère sacrés *d'art chanté*. L'âme du poète, ceci est manifeste dans les « Elégies » du « Chariot d'or », par exemple, s'épanche à l'aise selon le rythme naturel des sanglots et des soupirs,

Telle une fleur qu'on coupe et qui douce à souffrir
Ne sait rien qu'exhaler ses parfums et mourir.

Samain était un élégiaque et il a su, mieux que personne, confesser dans des vers chastes les souffrances d'une passion blessée. Il les a confessées dans la simplicité de son cœur, renonçant alors et pour jamais aux séductions spécieuses de l'artifice ; il les a confessées avec des larmes et des sourires, mélodieusement, exhalant avec le secret de ses afflications toute la musique de son âme douce.

Ni la rhétorique rimée, ni la poésie purement architecturale et plastique ne pouvaient lui suffire. Seule, la substance aérienne des sonorités avait quelque chance d'exprimer entièrement les élans clandestins d'un mysticisme douloureux. La musique participe des forces profondes de l'être, et c'est tout naturellement l'art élu des natures féminines et artistes dont la vie inconsciente renferme des richesses presque illimitées. Ces natures ont un sens supplémentaire et particulier, le sens du *sublime*, grâce auquel elles communient instantanément dans la beauté sans qu'intervienne le moindre effort de l'intelligence. La sensation du *sublime* a plus d'une analogie avec l'extase telle que l'ont décrite les

auteurs mystiques. Albert Samain, qui fut avec Jules Lafor-
gue un des Pères de l'Eglise panthéiste moderne, définit,
dans les vers suivants, un état d'âme qui paraît voisiner de
bien près avec cette sensation :

Mon âme a fui !... Mon âme est dans la mer sacrée !
Mon âme est l'eau qui brille et la clarté dorée,
Et l'écume et la nacre, et la brise et le sel !

Et mon essence, unie à l'essence du monde,
Court, miroite, étincelle, et se perd vagabonde,
Ainsi qu'un grain d'encens consumé sur l'autel
Dans la splendeur sans bords de l'être universel.

Il nous arrive d'éprouver le sentiment du *sublime* devant
un tableau, un monument ou sous le charme d'une lecture
poétique ; mais la musique, et la musique seule, est le mi-
lieu parfait où l'âme perçoit le beau avec toute l'acuité
d'une certitude.

Musique, c'est ton eau seule qui déshaltère :
Et l'âme va d'instinct se fondre en ton mystère,
Comme la lèvre vient à la lèvre s'unir.

Ces vers sont de Samain ; ils sont explicites. Moins, cepen-
dant, qu'une des *Pensées et Réflexions* où le poète précise
sa pensée par une image toute réaliste :

Il y a entre la volupté spéciale donnée par la musique et celle
que nous procurent les autres arts la différence qui existe entre
des coussins moelleux où l'on enfonce plus ou moins et l'eau fluide
et tiède où l'on entre tout entier, qui s'ouvre devant vous, qui
devient vous, et qui vous enveloppe partout à la fois d'un grand
et intime baiser (1).

Dans l'espèce d'ébranlement que l'harmonie provoque en
nous, nous avons l'impression très nette que le corps perd
de sa matérialité, et c'est encore Samain qui l'atteste :

Un vent d'aile a couru sur la chair qui s'allège ;
Des mains d'anges sur nous promènent leur douceur.

A de pareils sommets, l'âme s'épanouit au-dessus des

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain*.

contingences et des normes et une lumière — c'est à peine si je parle au figuré — brille en elle qui jette sur les choses une clarté radieuse et nouvelle.

Samain, constamment épris de beauté pure et spirituelle, insuffla à la matérialité des mots le frisson libérateur de la mélodie. Il brisa d'un coup d'archet le moule étroit du Parnasse. Son esprit sédentaire redoutait l'influence brutale du monde réel et, réfugié dans la Tour d'ivoire, il rêvait d'une esthétique intimiste, évocatrice aux âmes dans la profondeur d'une communion :

Je rêve de vers² doux et d'intimes ramages,
De vers à frôler l'âme ainsi que des plumages,
De vers blonds où le sens fluide se délie,
Comme sous l'eau la chevelure d'Ophélie,
De vers silencieux, et sans rythme et sans trame,
Où la rime sans bruit glisse comme une rame.

Il faut, explique-t-il encore dans une des notes inédites (1), qu'à travers le fondu, la coupe noyée et effacée, on sente encore la présence latente, le bercement vague et perdu de la musique, comme dans une barque immobile on sent vaguement l'entraînement doux, presque insaisissable, mais irrésistible et profond du courant et l'enlaçante douceur de l'eau vivante.

Un *bercement vague et perdu*, voilà justement ce dont il nous donne l'impression dans des vers dont la coupe erratique met en valeur une intention à plaisir ambiguë :

L'effeuillement des heures d'or qu'on n'entend pas.
Ne plus savoir ce que sa vie est devenue.
Dans les parfums et la fumée aux lents manèges
Et c'était comme une musique qui se fane
Des sons plus doux que des paroles,
Le long des soirs irrésolus.
C'est comme si tout l'autrefois
Tombait dans l'eau goutte à goutte.
Sur l'eau divinement triste du grand canal

(1) *Idem.*

Amour ! musique bleue et songes odorants...
Et frêles papillons grisés de violettes...

Nul n'a, mieux que Samain, exprimé cette « musique du silence » dont on pressent, aujourd'hui, les harmonies mystérieuses. Le silence, il l'aimait comme il aimait la solitude, par besoin naturel d'un cœur pudique qui cherche à se retrouver dans toute la richesse de sa tendresse. Ce qu'il dit de la petite Divine, l'héroïne infortunée de l'un de ses « Contes », on peut le lui appliquer sans qu'il soit même besoin d'atténuer la précision expressive des termes :

La pudeur physique et tout ce qu'elle comporte d'ombrageuse sensibilité semblait chez elle transposée au moral ; et la moindre émotion dévoilée, le moindre sentiment surpris lui causait l'intolérable malaise de la nudité.

Aussi tout ce qui est fait de demi-jour, de silence, de mystère, l'attirait-il particulièrement, les profondeurs du jardin, l'église ténébreuse et douce, la fraîcheur des pièces inoccupées. Là, elle se sentait vraiment vivre, là elle pouvait s'épanouir dans la plénitude de son être.

Comme la pauvre Divine, Samain avait la dilection du demi-jour, du silence, du mystère. La musique de ses vers suggère tout cela et il proclame ainsi ses préférences :

J'adore l'indécis, les sons, les couleurs frêles,
Tout ce qui tremble, ondule, et frissonne, et chatoie,
Les cheveux et les yeux, l'eau, les feuilles, la soie, *!*
Et la spiritualité des formes grêles.

Des préférences ainsi marquées le désignaient comme le poète de la nuit, du crépuscule, de l'automne. Nul n'a excellé, comme lui, à transposer dans le monde moral la tristesse imprécise des soirs ou la mélancolie de l'arrière-saison. La lune obsède aussi ce païen mystique. Ses paysages les plus troublants sont de vaporeux clairs de lune, non pas les clairs de lune propices au vague-à-l'âme d'un Werther ou d'un René, mais des décors de rêve suggérant le mirage de l'infini dans l'angoisse d'un spleen cosmique :

Nos cœurs ont froid. La nuit d'une angoisse nous dompte...
Ecoute !.. On chante les derniers *De Profundis*.
Et voici que le spleen, le spleen lunaire monte !

Le cas d'Albert Samain illustre d'un exemple supplémentaire la règle, quasi absolue, qui révèle un panthéiste — conscient ou non — dans la personne de tout mystique.

Au besoin, il savait apprécier le charme sain des matinées ensoleillées ou les séductions des printemps. Mais aux élans joyeux de son être régénéré il mêlait toujours l'intime tristesse de son existence de poitrinaire. Il ne put jamais contempler les liesses de la nature, de la nature éternellement jeune, autrement qu'en convalescent. De toutes les fêtes de la lumière, il préférerait la tiédeur exquise de l'atmosphère océanique. Les « matins sur le port » exaltent sa soif d'infini et ses rêves voyageurs accompagnent voiles frémissantes où claque doucement la brise chargée de sel.

Blessé par la vie, et meurtri dans sa sensibilité comme dans sa chair, il ne s'abandonnait jamais entièrement à la joie dont il redoutait la violence tyrannique. Ses « bonheurs délicats » étaient faits de « porcelaine », c'est dire assez qu'ils étaient fragiles. Nous avons prononcé le mot convalescent ; rien, en effet, n'est mieux comparable à l'état de convalescence que l'exaltation concentrée du poète.

Nous pourrions pousser l'analogie plus loin qu'on ne pense. Comme le convalescent, et comme l'enfant dont le convalescent retrouve la curiosité fraîche et neuve, Samain se découvrait une sympathie inépuisable et latente pour les aspects — fussent-ils les plus fugitifs, les plus précaires — des choses. L'isolement, l'accoutumance à cette « tour d'ivoire », en développant chez lui la sensation, la perception nette et caractérisée de la vie (je voudrais bien savoir si ce qu'on appelle la *vie intérieure* a jamais été autre chose) le préservaient en même temps de tout ce que l'expérience comporte d'usure et de déchet, conservaient à sa sensibilité une qualité extraordinaire de jeunesse, voire de

naïveté, et lui gardaient, tout particulièrement, un œil robuste et apte à bien voir, à percevoir vite et juste. Telles notations — on voudrait citer, mais les exemples abondent et un choix serait arbitraire — constituent, par leur précision, la décision fouillée du trait, de quoi justifier l'assimilation d'Albert Samain à ces *artistes-hommes du monde-et-enfants* dont Baudelaire a défini le double génie dans son « Art romantique ».

L'influence tiède d'un rayon de soleil, un frôlis de feuilles mortes, le dessin effacé d'un panache de fumée, la grâce infléchie d'un fouet, sons, odeurs, couleurs se prolongent sur ses nerfs affinés en longues résonances. L'éclat et le tumulte ne convenaient guère à ce délicat, obstinément inquiet de se retrouver riche de lui-même. Il s'éloignait des joies véhémentes pour rechercher les exquisités de la nuance, connaissant dans des « bonheurs de porcelaine » la volupté mélancolique de l'éphémère.

On ne monte pas impunément jusqu'au ciel. C'est une vérité qu'Icare éprouva, dit-on. Les mangeurs d'opium, après chaque voyage dans leur éden artificiel, retrouvent, avec les nécessités d'ici-bas des souffrances physiques et morales d'autant plus intolérables qu'elles sont vulgaires et sans lustre. Le dégoût succède à la volupté et l'envers de l'ivresse est le désappointement des sens et de l'esprit. La rêverie, qui est une véritable griserie, traîne après elle les mêmes déboires. Les âmes émotives et songeuses ne retombent jamais sans meurtrissures des hautes cimes de la fiction, où elles se complaisent comme en leur patrie naturelle. Réfugiées dans le rêve par lassitude et dégoût d'un monde rebelle à la domination salutaire de l'Idée, ces âmes, à de certains moments, sentent peser sur elles l'inexorable fatalité de la matière. D'un coup d'aile, elles avaient quitté l'arène poudreuse et sanglante; et voici qu'elles s'y écroulent, plus pesantes que jamais, plus blessées, plus désespérées.

Déception, ou mieux encore, *désappointement*, sont des termes qui définissent, avec assez d'approximation, l'état d'âme de l'artiste qui, sur les débris de son rêve, contemple une réalité qui le rebute dans ses aspirations les plus secrètes (1). C'est pour avoir érigé cet état d'âme en système que Schopenhauer a pu exercer sur les esprits de toute une génération l'influence que l'on sait. Le pessimiste allemand était, ne l'oublions pas, épris de musique et, pour lui, les plaisirs de l'harmonie n'allaient pas sans comporter de véritables extases. Sa philosophie est celle d'un homme désabusé, j'allais dire *dégrisé*, qui, de la chambre solitaire où il brodait des songes de haute lice, passerait de plain-pied dans la rue.

Le pessimisme est moins un système qu'une tendance, mais comme les systèmes ne sont souvent que des tendances — et quelles tendances ! — il importe de nous demander quelle version de l'univers les opinions que Samain avait sur les choses et les hommes contiennent implicitement.

Descendre du rêve à la réalité, c'est passer d'un monde que nous avons organisé à notre image à un autre monde, dans lequel notre personnalité, limitée de toutes parts, éprouve par cela même autant d'empêchements qu'elle a de velléités. Sur le plan du réel, la définition de l'homme se ramène à celle que nous en a donnée Pascal :

dépendance, désir d'indépendance, besoin.

Le sort que la nature nous réserve est limité, précis et singulièrement décevant : c'est celui du *roseau pensant*. Encore cette image poétique pourrait-elle nous faire croire — j'interprète purement et simplement le point de vue d'Albert Samain — que la *pensée* pût nous être pratiquement utile à quelque chose. Il ne faut pas y compter ; la nature est *fatale* et nous sommes le jouet de la fatalité. Samain était pessimiste et son pessimisme le conduisit au fatalisme.

L'antique croyance à la fatalité s'accordait, dans une cer-

(1) Dans le poème d'« Au Jardin de l'Infante », « les Colombes », le poète exprime, sous le voile du mythe, ce sentiment douloureux.

tainie mesure, avec une idée de finalité. Tout aveugle qu'elle fût, la déesse exerçait des vengeances où elle était, en quelque sorte, intéressée ; c'était une fatalité, atténuée dans son principe même, et dont la conception enveloppait une contradiction fondamentale. Plus en harmonie avec les enseignements de la science, le *déterminisme* peut être considéré comme la forme rationnelle du fatalisme. Dégagée de tout idéal religieux, cette doctrine a l'avantage de satisfaire des esprits surtout avides de logique, si elle n'a pas celui de nous faire concevoir les choses sous de brillantes couleurs. Envisagée sous l'angle du déterminisme, notre époque de *grande industrie*, époque d'américanisme et de chauffage central, suggère, en effet, plutôt que les Champs-Élysées du Dante, l'idée d'une grotesque sarabande :

Alors, l'antique lieu commun de l'ironie du monde m'apparaît et toute cette foule qui m'enveloppe, grouillante, affairée, confuse, me donne l'idée d'une danse macabre, triviale, s'en allant, détraquée et sautillante, au long d'une muraille allongée à l'infini, et toute exaspérée de réclames jusqu'à l'absurde conclusion du néant (1).

Il n'y a pas mal de dégoût dans ces quelques lignes qui trahissent aussi le sentiment de « l'embêtement de la vie », scepticisme élégant où se réfugiait le dédain de Flaubert. Cette sorte de nausée aristocratique pourrait bien être le pronostic de la maladie du nouveau siècle. Toujours est-il que les explications de la science ne pouvaient consoler Samain de la disparition des vieux idéaux de l'humanité ;

La fatalité scientifique moderne, qui a remplacé l'Ananké antique et qui plane au-dessus de nous avec son cortège d'atavismes physiques et moraux et ses implacables enchaînements déduits, me semble bien plus terrible encore que l'autre. Il y a d'ailleurs longtemps que le mythe du péché originel, dressé au seuil de l'humanité, clame cette désespérance à la terre (2).

Dans la cohue des appétits, malheur aux natures fines,

(1) Notes inédites d'Alb. Samain. Cité par Léon Bocquet: *Albert Samain*, etc.

(2) *Idem*.

aux sensibilités délicates, aux chimériques, aux poètes. La nature est insensible, l'homme sans pitié, le monde empli d'une indécise clameur où s'exprime « la double horreur de naître et de mourir ». L'Histoire? Série de fresques atroces rouges encore du sang des peuples. La torche des Erynies (1) désigne à une humanité fascinée les carnages et les stupres. Et ce troupeau se donnera toujours pour maîtres les « beaux Bouchers » (2), les brutes superbes et sadiques, les Hérode (3), mal repus farouches et luxurieux.

Le seul môle contre la tempête, c'est le Rêve, toujours le Rêve, le Rêve, Phénix libérateur qui nous dispense l'illusion de la liberté, don plus précieux que la liberté même ; Léthé dont les eaux consolent.

C'est dans le Rêve que s'est réfugiée l'enfante symbolique. Dans l'Escurial vaste et silencieux de son ennui elle se résigne,

Sachant trop pour lutter comme tout est fatal.

Et puis la forêt de l'Enchantement est à sa porte...

Du reste, cette langoureuse enfante a, pour qui sait y regarder de près, quelque chose du bas-bleu. Ses poses étudiées et ses airs empreints d'un nonchaloir tout baudelairien — c'est dire assez qu'ils ne sont pas *naturels* — ne nous émeuvent guère. Elle intéresse notre esprit sans remuer notre cœur. Nous lui préférons ses sœurs ingénues dont Velasquez a fixé dans toute la magie tremblante de la lumière la grâce insaisissable.

Divine Bontemps nous séduit, au contraire, par tout ce qu'il y a en elle d'humanité souffrante et vraie. Mieux que l'enfante théâtrale, elle est le symbole douloureux de l'âme du poète.

Divine, victime de l'acharnement de la vie, ne se révolte pas ; son cœur saigne dans le silence de l'humilité chrétienne ; elle ne proclame pas les droits imprescriptibles de

(1) « La Coupe. »

(2) « L'Hécatombe. »

(3) « Hérode. »

son égoïsme ; elle est accueillante à toutes les souffrances et, chez elle, la pitié dépouillée de toute apparence de mépris répand bien un « parfum suave ». Albert Samain, l'homme de la tour d'ivoire, eut cette même haute distinction morale. Il était féminin, disions-nous, certes, et c'est à ce titre qu'il avait cette rare qualité d'âme qui donne à la bonté une vertu agissante et civilisatrice.

J'aime, a-t-il écrit, la large philosophie tolérante, faite de miséricorde et de compassion pour la souffrance humaine.

Penser cela n'est pas très neuf, mais il y a mieux que du mérite à le sentir. Dans la chaleur de son cœur, Samain a entouré ce sentiment de toutes les délicatesses.

Tels de ses poèmes, où il cultive la morbidesse faisandée de la décadence, sont, dans leur outrance artificielle, d'inutiles pastiches où ils s'est égaré loin de ses voies ; car il était surtout une nature foncièrement honnête. Il déclare dans une des *Pensées et réflexions* :

Ne trouvez-vous pas qu'il y a comme différentes sortes d'odeurs dans l'honnêteté ? Il y a des honnêtetés rondes et rustiques qui sentent la pomme, la pomme saine et froide ; d'autres, naïves et comme enfantines, qui sentent le pain frais ; d'autres, douces et « coulantes », qui sentent le bon lait ; d'autres, renfrognées, qui sentent le moisi et le papier timbré ; d'autres, « bon enfant » et débraillées, qui sentent la pipe, et d'autres, antiques et sévères, qui sentent le chêne (1).

L'honnêteté d'Albert Samain ne sentait ni la pomme, ni le pain frais, ni le bon lait, ni le moisi, ni la pipe ; elle avait l'odeur du chêne. Et dans cette honnêteté, nous y insistons, il soufflait un large souffle de sympathie, de compassion sans phrase.

La vénération émue qu'Albert Samain professait pour Marceline Desbordes-Valmore mérite de retenir un moment notre attention. Nous sommes convaincus que le seul rapprochement de ces deux noms éclaire l'originalité respec-

(1) Cité par Léon Bocquet : *Albert Samain*, etc.

tive de deux poètes également sensibles à la pitié, également enclins aux déterminations généreuses, mais diversement doués. Un sonnet du « Chariot d'Or » célèbre les louanges de celle dont « la Pitié divine eût fait sa sœur », et on y voit ce que Samain appréciait le plus dans l'œuvre chaste de la douce écrivain :

Ivresse ou désespoir, enthousiasme ou langueur,
Tu jetais tes cris d'or à travers la tourmente,
Et les vers qui brûlaient sur ta bouche d'amante
Formaient leur rythme au seul battement de ton cœur.

Il voudrait qu'au pied de sa statue on rendît hommage à la poétesse sur un mode discret et rituel :

Mais pour mieux attendrir ton bronze aux tendres charmes,
Peut-être il suffirait — quelque soir — simplement
Qu'une amante vint là jeter, négligemment,
Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

Je ne peux m'empêcher de citer, à côté de ces vers harmonieux, d'autres vers savoureux, extraits, ceux-là, du « Livre des Tendresses » :

Les nœuds ont éclaté, les roses, envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;
La vague en a paru rouge et comme enflammée ;
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...

On comprend la petite supercherie à laquelle je viens de me livrer ; ces vers ne nous étonneraient pas dans « Aux Flancs du Vase », n'est-ce pas ? ils sont empreints de cet intérêt cordial, affectueux, que Samain portait aux êtres et aux choses lorsqu'il prenait la peine d'ouvrir les fenêtres de sa tour hermétique.

Il me semble que l'analogie apparaît plus flagrante encore dans ces vers :

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir ;
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée ;
Et toi, qui ne dis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra le voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
 Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
 Appelant sa compagne et regardant les cieux,
 Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !

Dites, n'est-il pas très « Jardin de l'Infante », ce dernier vers ?

A ne rien celer, la manière molle de Desbordes-Valmore contraste avec l'art « incorruptible » de l'auteur d'« Aux Flancs du Vase ». Autant celui-ci mettait de coquetterie à pousser sa facture jusqu'à la précision, autant la tendre Marceline se souciait peu des négligences toutes féminines qui déparent ses recueils. Ses images flottent sur l'objet sans parvenir à l'envelopper.

Nous sommes loin, avec elle, de l'« imagination toujours contenue et maintenue par une volonté extraordinaire » qu'Albert Samain admirait chez Poe. Elle a les faiblesses de son sexe, et s'il y a chez Samain des intuitions de femme, il y a aussi une puissance de conception qui exige du cerveau une sorte de vigueur mâle qu'on n'aurait peut-être pas trop de mal à identifier avec d'autres énergies.

Il y a des défaillances qu'il ne se serait pas pardonnées. Lâchons le mot : il était *artiste*, ce qui veut dire que s'il avait du *charme*, il ne lui manquait pas une certaine *force*.

Lorsque parut le livre « Aux Flancs du Vase », du public lettré jusqu'aux propres amis du poète tout le monde fut décontenancé. Sur la foi de jugements tout faits ramassés dans les gazettes, on s'était forgé de la poésie d'Albert Samain un étalon immuable, dont tel ou tel poème d'« Au Jardin de l'Infante » passait pour le modèle accompli. Secrètement, naïvement, on en voulait à son auteur de démentir la réputation qu'il devait à sa première œuvre. Le « Jardin » avait eu l'heur d'être généralement goûté et compris ; mais le public, semblable en cela à la « critique »,

ne comprend jamais que pour classer et étiqueter. Grand désarroi, lorsqu'il fut démontré que l'étiquette, qu'on s'était un peu trop hâté d'appliquer à la poésie de Samain, ne répondait à la vérité — à toute la vérité humaine dont le fond de son talent était fait — que de loin et par à peu près. D'aucuns ne pardonnèrent jamais à l'auteur « du Vase » d'avoir pu se tromper sur son compte.

De fait, ce livre inattendu était assez différent du précédent (« Au Jardin »). Différent, mais bien plus par la forme que par le fond, comme nous l'allons voir.

La civilisation antique intéresse les esprits à divers degrés et à plusieurs titres. Les uns, les *géomètres*, selon Pascal, mesurant la réalité et la portée exacte des événements, n'y voient qu'un vaste champ d'expériences, une mine où puiser des documents humains, des exemples et des enseignements; les autres, les *esprits de finesse*, s'intéressent à cette civilisation pour elle-même. Ils en pénètrent le sens profond par une sympathie accueillante. Ils s'efforcent de la reconstituer et ils revivent des états d'âme.

D'autres, enfin, n'en poursuivent les vestiges que pour habiller leurs rêves des dépouilles d'autres époques. Ce que, par ce stratagème, leurs conceptions perdent de réalité quotidienne d'un côté, elles le regagnent de l'autre en vérité universelle. Pour ceux-là, le souvenir évoqué d'un monde disparu est surtout une occasion d'incorporer à leur pensée les éléments du *pittoresque*, qui constitue une des formes esthétiques de la surprise.

Les romantiques, à les en croire, se complaisaient parmi les ruines. La grande leçon de choses de l'éternel éphémère ne tient-elle pas tout entière dans les débris d'un arc de triomphe ou sous le fronton mutilé d'un temple ? Mais les romantiques — et c'est déjà un mérite — se sont bornés à légitimer l'expression d'un sentiment qui s'est manifesté, et souvent, de du Bellay à Nicolas Poussin.

Samain était tout disposé, de par son tempérament d'élégiaque, de sentimental — et de malade, — à faire sienne

une disposition d'esprit particulièrement favorable à la rêverie. Il se complaisait dans une atmosphère de tristesse voluptueuse et douce, sorte de clair de lune moral. Cet état vague de l'âme incite le cœur d'un poète à un frisson, à un pressentiment de l'infini. La frise évocatrice des images classiques se mariait à merveille avec les fresques insolites d'un tel rêve. Samain, au demeurant, retrouvait — ou s'efforçait de retrouver — dans l'antiquité cette urbanité, cette cordialité souriante, cette *politesse* — je prends ce mot dans son acception étymologique — qui étaient les qualités personnelles du poète. Et s'il lui arrivait de prendre, dans le monde ancien, quelques décors appropriés à des songes magnifiques et désabusés, il y recherchait surtout l'apparence harmonieuse de la beauté du Tout, le gage concret de l'équilibre préétabli des choses.

Si l'on veut bien me le permettre, je comparerai volontiers la sérénité de cette antiquité idéale à la quiétude qui descend lentement dans notre cœur à la vue d'un ciel étoilé par une nuit tiède et embaumée de juin.

Dans une lettre à M. Paul Morisse, citée par M. Léon Bocquet dans son ouvrage nourri et clairvoyant sur Samain, l'auteur de « Polyphème » proclame :

L'antiquité que je sens n'est point barbare, sinistre ou hérissée, comme celle de Salammbô par exemple ou de Leconte de Lisle ; elle est plutôt mesurée, humaine et souriante comme celle des Homérides. Au reste, ce n'est point l'antiquité, c'est simplement l'esprit de beauté harmonieuse et simple que je sens qu'elle a réalisée, et qui est éternelle, comme la limpidité des sources et le parfum des roses.

Nous parlions de nuit étoilée : Limpidité des sources et parfum des roses ! corrige Albert Samain. La sensation exprimée par tous ces mots, nous la sentons. Elle est la même sous les trois images ; l'« esprit de beauté harmonieuse et simple » l'explique à notre raison, et cet esprit, c'est ce que Samain a fait passer dans « Aux Flancs du Vase », ce livre

qui n'a d'hellénique que la pureté de ses lignes marmoreennes.

Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent ; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis c'est tout. Au fond, ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale. *Dans ce déplacement d'une réalité dans un décor d'archipel bleu et doré, mon imagination trouve une excitation particulière*, en tout cas nullement artificielle et aussi sincère que celle que pourraient me procurer une fleur respirée ou une femme rencontrée... (1)

L'excitation particulière dont il est question ici est une sensation qui se laisserait analyser sans peine. Elle est intimement liée à l'idée, ou plutôt au sentiment qu'on a sur la beauté. Il est, en effet, certain que toutes les contingences banales de la vie prennent, dans le cadre de l'existence réelle, vécue, une importance envahissante et de premier plan. L'essence pure de nos mobiles et de nos passions disparaît sous la vulgarité et la complexité des nécessités quotidiennes. Nous sommes surtout préoccupés de petites choses, et s'il nous arrive d'être vraiment grands — nous le paraissions quelquefois, — nous ne le sommes qu'un moment. Le déplacement de la réalité dans le décor s'impose dès lors comme le seul moyen de l'envelopper d'assez de rêve pour dégager la pure beauté des manifestations simples et foncières de la vie. Le rêveur que fut Albert Samain ne devait-il pas songer à un procédé aussi efficace et, au demeurant, aussi ancien ?

Mais, en dépit des costumes antiques que portent les personnages d'« Aux Flancs du vase », l'auteur de ce livre reste bien celui d'« Au Jardin de l'Infante ». Ici et là, même philosophie doucement désenchantée, même croyance aux fatalités, même tristesse devant la fugacité des phénomènes. Axilis tire d'une flûte d'ébène de clairs accords

(1) Lettre à M. Paul Morisse, citée par Léon Bocquet.

qui montent dans l'aurore. Les feuillages frémissent sous une brise légère, l'herbe est humide et des vapeurs impalpables glissent sur les pentes des collines. Axilis est heureux, il jouit de cette matinée calme et grave; il enfonce dans l'herbe grasse son visage pour mieux se confondre avec cette nature qui l'exalte. Oui, Axilis est heureux... Mais quoi ! Le bonheur ne serait-il jamais que le songe d'une journée d'été, une rêverie inconsistante, fugitive comme les brumes du matin ? Hélas ! Le bonheur, Axilis en a joui ; il en a joui dans l'instant précis de la plénitude de la jouissance, cet instant est maintenant passé, le bonheur s'est évanoui. Sur le ruisseau qui court à travers les prés le petit berger a jeté un regard de tristesse et, dans les eaux claires, les eaux musiciennes, son âme s'enfuit, croit-il, légère, décevante. Fragilité des choses humaines ! Le beau thème pour Bossuet !

C'est sur ce thème éternel que Samain a brodé ces petits tableaux, légers comme de la dentelle, qui composent « Aux Flancs du Vase ». Prenez-les toutes, ces pièces brèves et charmantes, dans lesquelles un joli nom de bergerie résonne doux et clair, prenez-les, et dites-moi, je vous prie, si Bathylle, qui cherche en vain sa bulle de savon volatilisée, si Mnasytle, que la vue des amours d'un bouc et d'une chèvre remplit d'un étrange émoi ; si Amphise, si Melitta, si Hermione, qui, en écoutant les bergers jouer de la flûte, sent son âme se fondre toute en le mystère ambiant des choses, si tous ils ne sont pas les frères et les sœurs de ce petit voluptueux d'Axilis ?

Immobile, le sein gonflé d'un long soupir,
Jusqu'au fond de son être elle se sent mourir,
Et laisse sur sa joue, et sans qu'elle s'en doute,
Son âme en larmes d'or descendre goutte à goutte.

Et vous Alcis, Canope, amants heureux et mélancoliques, le temps est-il moins rapide pour vos délices conjuguées ? Dans la nuit, seulement troublée de bruits de fontaines, à la terrasse en surplomb sur les flots, Canope a

posé sur l'épaule d'Alcis sa tête lasse et somnolente. La mer murmure sous les étoiles et il y a comme de l'ivresse épars dans la tiédeur méditerranéenne.

Alcis, les yeux au ciel, avec un lent baiser,
Sur la bouche a laissé son âme se poser :
Et tout à coup son cœur semble en lui se briser !
Car il le sent, jamais, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.

Le « Polyphème » d'Albert Samain est l'aboutissement naturel, en même temps que leur consécration, des idées et des tendances qui présidèrent à la conception d'« Aux Flancs du Vase ».

On sait le sujet de ce drame poignant, bref, pur de toutes les compromissions où la littérature de théâtre se complaît désormais. Ce poème dialogué — ainsi que l'appelait François Coppée, croyant présenter à son auteur une objection des plus sérieuses — a pour nous le double intérêt d'être ce que nous venons de dire, et de résumer d'autre part les qualités morales et le tempérament artistique de Samain. C'est à ce titre, surtout, que nous allons nous en occuper.

Polyphème, dans le mythe antique, apparaît comme la personnification de la brute primitive arrivée au seuil de l'humanité. Monstre, puisqu'il porte un œil unique dans un front qu'on imagine étroit et oblique, il traduit par son existence tumultueuse et grossière les énergies d'une nature que l'intelligence discursive n'est pas arrivée encore à discipliner. Polyphème, le cyclope, est tout près encore des géants ; les forces aveugles et catastrophiques trouvent un symbole en ce personnage farouche que la fable nous montre aux prises avec la Raison (Ulysse), comme dans une autre fable nous voyons David affronter Goliath. Ulysse et David se ressemblent et sont frères. Goliath, Polyphème, ce sont les premiers-nés de la Terre ; leur destin, c'est de rester éternellement dans leur enfance initiale. Fatalem ent,

ils seront vaincus lorsqu'ils se mesureront avec les hommes nouveaux. Tant il est vrai qu'un peu de sagesse arme notre bras mieux que le ceste de l'athlète et le trident du gladiateur contre les monstres qui nous assaillent tous les jours sur la route de la destinée.

En définitive, ce Polyphème n'est pas un personnage compliqué. Quelques instincts, qui ne s'épanouiront jamais en sentiments, quelques sentiments qui ne se décomposeront jamais en idées, voilà le bilan moral de ce rustaud sicilien.

Il y a un sentiment qui est *naturel* ; je voulais dire très près de la nature, très primaire : c'est la jalousie. La jalousie est une perversion du sentiment de la propriété. Mais avant même la possession, et plus qu'elle encore, la convoitise alimente cette passion dans les âmes ardentes. Tel est le cas de Polyphème, et l'on comprendra à quelle terrible colère il put s'abandonner lorsqu'il surprit Galatée avec son rival Acis. Quand il écrase celui-ci sous un rocher, Polyphème assouvit une vengeance taillée à sa mesure, digne de lui.

En reprenant cette histoire, par tant de côtés poétique et jolie, Albert Samain conçut un Polyphème tout différent. Il fit ce lourdaud à son image, le douant de générosité, de poésie, de génie, de pitié. De pitié ! nous sommes loin, n'est-ce pas, du monstre monoculaire !

Polyphème devient l'homme de caractère — j'entends de caractère moral — de qui la vie fait un isolé, un méditatif peu soucieux de nouer avec ses contemporains des relations de convention et des amitiés à fleur de peau. Il s'attache à ce qu'il aime — et d'abord il est capable d'aimer. Son âme est grande, parce qu'elle est à la mesure de son cœur (comme il arrive toujours), et, chez lui la passion n'est pas l'apparence de la passion, c'est l'élan, le tourbillon qui prend tout l'être, qui le remplit, qui l'absorbe. Ce Polyphème, c'est une sorte d'Alceste panthéiste qui aime sa Galatée, comme l'autre sa Célimène, sans détours, avec une franchise brutale et maladroite.

Ce Polyphème, c'est le génie qu'on méconnaît, la constance et la loyauté bafouées.

Au berger Acis Samain attribue un rôle de second plan. Cette poupée précieuse de vitrine semble issue d'une pastorale de Florian ou mieux du Musée Grévin. Elle charme Galatée ; elle s'en fait aimer ; voilà les fins et la raison d'être dans la pièce d'un personnage dont la nullité séduisante contraste très heureusement avec les qualités solides, mais dépourvues de lustre du géant Polyphème. Celui-ci, d'ailleurs, est laid ; il ne sera jamais aimé et cela malgré la profondeur de son cœur, malgré l'étendue de son amour :

Mais je n'ai qu'un grand cœur tendre jusqu'au scrupule,
dit-il dans un moment de clairvoyance. Et la fatalité, il la subira comme la subissait Divine Bontemps, sans velléités superflues, dans le silence d'une tristesse résignée.

Pourtant, ce n'est pas sans lutttes que Polyphème réprime les explosions terribles de sa jalousie exaspérée. Ses instincts sont terribles et il va jusqu'à suspendre ses poings massifs sur les deux amants enlacés. Mais la vue de tant de bonheur arrête son bras. Il comprend, il pardonne. Il préfère se crever les yeux pour ne plus contempler jamais un spectacle qui lui est cruel.

Cet acte désespéré une fois accompli, il sent le calme descendre en lui. Après les inquiétudes, les souffrances, les tortures, c'est une sorte de douce pitié qui l'a gagné.

Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
Un beau, son grave et fort, comme une urne d'airain.

Entre la fatalité et nous, c'est toujours elle qui est la plus forte. Mais qu'importe la dure contrainte du destin, puisqu'il nous appartient de ramener la paix dans notre cœur ! Telle est la pensée d'Albert Samain et la moralité de « Polyphème », cette œuvre où l'auteur a tant mis de lui-même. La bonté dont elle est imprégnée, et comme parfumée, c'est la qualité supérieure, — en est-il une plus belle ? — de l'âme exquise du poète.

Dans cette étude, nous n'avions d'autre but que de dégager de l'œuvre d'Albert Samain le secret de sa pensée douloureuse. Mais ce faisant, nous avons, dans l'œuvre, retrouvé l'homme. Les qualités, les défauts de l'une sont celles et ceux du poète. Très émotif, très intuitif, Samain a laissé une poésie *personnelle*, dans le sens le plus littéral du mot. Pour nous, son âme est devenue lisible, manifeste ; elle s'éclaire au demi-jour des confidences ; elle se précise dans la clarté des aveux.

Cette poésie désenchantée, cette mélancolie douce, ce vague-à-l'âme épuisant et lourd de tendresses inavouées révèlent le douloureux engourdissement d'une volonté. Nous laissions entendre tout à l'heure que le divorce du rêve et de l'action était un mal du temps présent. On m'objectera que « la maladie du siècle », de l'autre, présentait les mêmes symptômes. Il est possible, mais qui pourrait contester que la nostalgie d'un René fut surtout littéraire encore que sincère ? Samain a pu cultiver la *littérature* (les trop nombreux Hérode lubriques et blasés), je ne crois pas qu'il ait eu à forcer la note pour nous dire son inquiétude, sa paresse devant la vie. Il manquait totalement de ce qu'on appelle vulgairement le *ressort*. Legs héréditaire ou conséquence de la phtisie qui le minait, c'est à cette apathie malade qu'il était redevable de l'obsession angoissée sous la forme de quoi la perspective de tout effort se présentait à son imagination désemparée.

Je crois que la vie, confesse-t-il dans une lettre (1), doit être à la fois une espérance et une affirmation. Je n'ai ni l'une ni l'autre, je crois toujours que je ne réussirai pas ce que je veux faire et j'ai toujours comme une honte de parler de ce que j'ai fait.

Le *ressort* n'y est pas, disions-nous ; mais, par ce terme faut-il entendre ce qu'on appelle couramment la volonté ? Nous ne le croyons pas. Dans le langage ordinaire, en effet, ce dernier mot exprime l'effort d'une décision ; le *ressort* désigne la *foi* grâce à laquelle cet effort sera accepté et sti-

(1) Publiée à la suite d'« Aux Flancs du Vase », par les « Maîtres du Livre ».

mulé. Samain n'a pas cette *foi*. L'affirmation lui manquait parce qu'il n'avait pas l'espérance. Effet et cause.

Pour toutes mes démarches dans la vie, atteste-t-il, je manque de foi en moi-même, et cela, peu à peu, produit un malaise sourd qui, à certaines heures, me recouvre toute l'âme d'une grande nappe de tristesse. Je sens en moi une incapacité de prendre et de pétrir la vie à la façon des autres hommes. Mon art ne m'apporte que des consolations, plutôt des excitations toutes passagères ; je ne connais pas cette sérénité robuste du bon travailleur qui se met joyeusement à la tâche et se réjouit d'avance d'une longue suite de travaux (1).

Il ne croit pas en lui-même. Il ne croit pas non plus en son œuvre. Il ne pense pas que celle-ci puisse intéresser les autres et il ne trouve le courage de s'asseoir à sa table de travail qu'à de rares moments d'excitation.

La page à écrire m'éloigne ; c'est un calice que j'écarte toujours, que je ne bois qu'à la dernière extrémité (2).

Quand l'inspiration vient, et que, soudain, elle touche la corde mystérieuse de son âme, il est transformé, bouleversé. Il crée dans une fougue fébrile, aussi brillante qu'éphémère.

Je les fais (3) (mes vers), quand j'en fais — et que l'heure est bonne — et que je sens vraiment passer dans mon être un courant mystérieux qui multiplie les énergies de l'esprit et amène mon imagination à une sorte d'éclat incandescent, je fais donc mes vers, surtout la nuit, dans une ivresse heureuse, et j'ai un moment de chaude et rayonnante exaltation.

Il se découvre (4) une sorte d'« infirmité morale, une débilité de l'énergie vitale, une anémie de la volonté ». Il avoue encore (5) que la volupté qu'il y a « à conquérir les choses de haute lutte » n'est pas son fait, il se contente du

(1) *Idem.*

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

(4) *Idem.*

(5) Lettre à M. V. Lemoigne, citée par Léon Bocquet.

« désir réalisé par la seule force des choses ». Malheureusement la vie exige plus de l'homme :

... En résumé, cela fait que je ne me sens pas heureux, que je ne suis pas heureux, et qu'à certaines heures j'ai une grande souffrance noire au fond de moi. La vie n'étant qu'une suite de décisions à prendre m'apparaît souvent devoir excéder mes forces (1).

Dans la même lettre, il déclare qu'il sent en lui de l'enfant, du grand enfant ; qui pourrait affirmer qu'il se trompait ? Pouvait-il surmonter sa faiblesse native dans son pauvre être de malade, dans ce corps desséché où l'âme était devenue comme la flamme légère et pure qui vacille, presque immatérielle, sur l'huile parfumée d'une lampe attique ?...

Dans le cas d'un Albert Samain, l'œuvre et l'homme sont liés, nous le répétons, indissolublement. C'est parce qu'il fut un velléitaire incapable de grouper et de coordonner les énergies de son être moral, de réaliser — pratiquement du moins — la « synthèse mentale » sans laquelle il ne peut exister, en place d'une volonté absente, que des impulsions, c'est parce qu'une tendance irrésistible le livrait continuellement « à toutes sortes de sollicitations », l'invitait sans cesse à « dilettantiser » (2), c'est pour ces raisons que Samain fut l'auteur d'une œuvre d'où s'exhale la tristesse nonchalante et voluptueuse des décadences. Aux prédispositions à la maladie qui devait emporter ce Lillois dévoyé dans les routines bureaucratiques nous devons peut-être la qualité rare et troublante de ses rêves. La tour d'ivoire où le poète s'était réfugié par haine des tumultes et des luttes était le milieu de choix où pouvait s'élaborer la chaîne mystique et fleurie qui relie « Polyphème » aux « Flancs du Vase », et qui va du « Jardin de l'Infante » au « Chariot d'Or ».

L'habitude de la tour d'ivoire développe, ainsi qu'il est

(1) Publié à la suite d'« Aux Flancs du Vase », par les « Maîtres du Livre ».

(2) Lettre à M. Paul Morisse, 5 décembre 1899, citée par Léon Bocquet.

dit plus haut, notre faculté d'imaginer. Aussi, le culte en est-il sans cesse grandissant. Dans

Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve,

les lettrés se sont déclarés résolument pour le rêve. Ils se sont retirés du *struggle for life*, — expression qui, par la précision et la sonorité choquante des termes, évoque mieux que ses traductions la foire d'empoigne d'un temps mercantile, — estimant que la vie ne pourra jamais valoir l'image intelligible de la vie : l'Art.

Mais il était tout naturel que dans leur retraite, artistes et poètes fussent sollicités, nouveaux saint Antoine, par les séductions de l'artifice et les suggestions de l'égoïsme. C'était cependant pour eux mieux qu'un devoir d'éviter ce double péril. Il y allait — il y va — de l'existence elle-même de l'art au nom de quoi ils ont sacrifié le grand modèle de la Nature.

Samain, bien qu'il soit resté, sa vie durant, fervent de la tour d'ivoire, n'est tombé qu'à moitié dans le premier de ces pièges. L'équilibre de son intelligence et de son cœur faisait à la pensée la part de sentiment qui doit la féconder, au sentiment la part de pensée qui doit l'assagir et l'organiser. C'est dire qu'il n'est jamais tombé dans le second piège, de beaucoup le plus dangereux.

Il aime la large philosophie tolérante, faite de miséricorde et de compassion pour la souffrance humaine.

L'homme qui a écrit cela est incapable de s'étioler dans un égotisme stérile. Un large courant de sympathie humaine traverse l'œuvre du poète. On a l'impression, à lire ses pages d'effusion, que la création devait être pour lui, comme chez la femme dont il avait la spontanéité et la fraîcheur des sensations, un don de soi, un sacrifice perpétuel et voluptueusement consenti.

RENÉ ROUSSEAU.